

Le régime des avant-gardes dans la Roumanie de l'après-guerre : une continuité souterraine

Petre RĂILEANU

Cercetător independent, România
Independent Researcher, Romania
 Personal e-mail: petrer@hotmail.com

Le régime des avant-gardes dans la Roumanie de l'après-guerre : une continuité souterraine

Le régime communiste installé en Roumanie de façon totale et durable à la fin de l'année 1947 empêcha pendant plusieurs décennies la diffusion du corpus avant-gardiste : revues, livres, peintures, dessins, objets. Quant au surréalisme, dont l'existence a été brutalement arrêtée en 1947, il a été perçu le plus souvent par voie métonymique, dans une seule de ses composantes : l'écriture automatique, la technique de l'image surréaliste, l'exploration de l'inconscient, le rêve. Si en son temps l'avant-garde est ouvertement non-conformiste et provocatrice, lorsqu'elle est interdite et cachée elle s'adjoint une considérable force de séduction et passe dans le registre subversif. L'article passe en revue les manifestations individuelles et parfois - rarement- collectives qui établissent une continuité souterraine avec l'avant-garde historique considérée aussi bien dans son esprit que dans ses moyens d'expression

Keywords: avant-garde, roumaine, censure communiste, continuité avec les avant-gardes, Leonid Dimov, D. Țepeneag



A partir de 1948, la littérature ainsi que la peinture roumaines « seront réalistes socialistes ou ne seront point »¹. Même si, avec le temps il s'avéra que les écrivains et les artistes ont su percer l'étanchéité du « diktat esthétique », le nouvel ordre installé de façon totale en 1948 empêcha pendant plusieurs décennies la diffusion du corpus avant-gardiste : revues, livres, peintures, dessins, objets. Quant au surréalisme, dont l'existence a été brutalement arrêtée en 1947, il a été perçu le plus souvent par voie métonymique, dans une seule de ses composantes : l'écriture automatique, la technique de l'image surréaliste, l'exploration de l'inconscient, le rêve.

Au début des années 1960, dans une période qui avait les apparences d'un interstice de liberté au milieu de la « glaciation » culturelle apportée par le régime communiste, les écrivains Leonid Dimov et Dumitru Țepeneag ont tenté la création d'un groupe autour

d'une idée héritée du surréalisme : l'onirisme. Comme Dumitru Țepeneag l'explique, ils voulaient un « onirisme esthétique », pour le différencier de « l'onirisme métaphysique, ou simplement philosophique des romantiques et de celui psychologique des surréalistes, fortement influencés par Freud »². Au delà des solutions esthétiques proposées et intégrées dans les œuvres des auteurs participants, les articles et les débats théoriques publiés discrètement dans deux ou trois revues de l'époque ont le mérite d'avoir fait entendre, même indirectement et seulement pour quelques instants, les voix du surréalisme roumain dans un océan de silence. La tentative onirique a échoué, car les protagonistes se sont placés au cœur d'une contradiction insoluble : ils voulaient réhabiliter, faire réapparaître au grand jour une certaine idée, fortement subversive, de liberté pour la création et pour la pensée, alors que la moindre publication, le dernier mot destiné à être imprimé



devait passer l'examen de conformité idéologique. On ne s'étonnera pas de voir, au début des années 1970, quelques-uns des protagonistes s'exiler : Dumitru Țepeneag (Tsepeneag) et Virgil Tanase à Paris, Vintila I Vanceanu en Autriche, Florin Gabrea en Allemagne.

Si en son temps l'avant-garde est ouvertement non-conformiste et provocatrice, lorsqu'elle est interdite et cachée elle s'adjoint une considérable force de séduction et passe dans le registre subversif. On retrouve cet esprit et certaines formes et méthodes chez les poètes Nichita Stănescu (1933-1983), ludique et tragique, génial et tendrement insolent, et Șerban Foarță (n. 1942), jubilatoire fantaisie combinatoire, proche des expérimentations OULIPO. Șerban Foarță a traduit entre autres, Robert Desnos (*La Complainte de Fantômas*, Ed. Vinea, 2015).

Au début de la décennie 1980 une nouvelle génération d'écrivains fait irruption dans le paysage littéraire strictement circonscrit et sévèrement surveillé par le régime. La condition du début collectif, une des dernières trouvailles des responsables idéologiques mises en place pour abaisser le statut de créateur et pour mieux contrôler la production éditoriale, les obligent à un *modus operandi* qui a toutes les apparences d'une stratégie de lancement mûrement réfléchi : ils sortent en groupe, par plusieurs vagues, et l'impact est considérablement plus important que celui qu'aurait pu avoir plusieurs livres individuels de quelques jeunes inconnus. Ils publient à compte d'auteur deux recueils de poésies : *Aer cu diamante* (Ill. 1), réunissant Mircea Cărtărescu, Traian T. Coșovei, Florin Iaru, Ion Stratan, et, respectivement, *Cinci*, 1982, avec Romulus Bucur, Bogdan Ghiu, Mariana Marin, Ion Bogdan Lefter, Alexandru Mușina. Un an plus tard sort l'anthologie collective de prose *Desant '83* (Ill. 2), réunissant dix-huit auteurs, parmi lesquels Mircea Nedelciu (1950-1999), Gheorghe Crăciun (1950-2007), Mircea Cărtărescu (n. 1956), Constantin Stan (1951-2011), Sorin Preda (1951-2014), Nicolae Iliescu (n. 1956).

La partie visuelle – couvertures, graphisme, illustrations – est assurée par Tudor Jelebeanu qui s'affirme d'emblé comme l'artiste de cette nouvelle génération. Suivant les suggestions des textes, il fait cohabiter dans ses images passé et présent (Ill. 3, représentant les quatre poètes montés sur une vieille locomotive) comme un clin d'œil à l'avant-garde historique qui célébrait la vitesse et avait fait entrer dans la poésie les éléments de la civilisation industrielle et de la ville moderne : l'automobile, la locomotive, le pneu, la réclame lumineuse, etc. Autrefois (Ill. 4), il compose un poème visuel qui n'est pas sans rappeler la pictopoésie lancée par Victor Brauner et Ilarie Voronca dans la revue *75 HP* (numéro unique, octobre 1924). Mais, signe du temps, le français a été remplacé par l'anglais.

Le titre du recueil de proses, *Desant*, qui signifie

en roumain et en français assaut ou descente, et défini dans le Dictionnaire Larousse comme « incursion rapide dans le camp adverse », nous ramène à l'avant-garde, aussi bien par le choix d'un terme du lexique militaire, que par le défi contenu. Bien qu'ils soient perçus, du moins dans un premier temps, comme un groupe, ils ne constituent pas un mouvement ou un groupe dans le sens des avant-gardes – réunion de plusieurs écrivains et artistes autour d'un programme (et éventuellement d'une revue) décliné, illustré, défendu dans des prises de positions théoriques et dans des œuvres individuelles et collectives. Il n'y a pas un programme, mais des éléments programmatiques disséminés dans les écrits où texte et métatexte coexistent. Les écrivains de la génération '80 veulent certes changer les codes de la poésie et de la prose, mais, à la différence de leurs prédécesseurs avant-gardistes qui s'exprimaient librement dans une société bourgeoise, eux, les habitants de l'utopie, n'ont aucune chance de se faire entendre ni par la révolte, ni par la négation. Il leur reste la subversion. Mais pas n'importe laquelle et pas n'importe comment : la subversion se doit d'être intelligente, subtile, érudite, un objet esthétique qui détone dans la morosité ambiante.

Les poètes et les prosateurs ont en commun une remarquable prise au réel qu'il rend dans leurs écrits « tel quel », dans un régime de neutralité trompeuse. Car la réalité immédiate est montée dans un réseau de références littéraires, philosophiques, sociologiques, culturelles qui réclament une complicité active du lecteur. La génération '80 est en phase avec l'avant-garde historique dans la désacralisation de l'art, en l'occurrence de la littérature. Il s'agit, en fait, d'une volonté de soustraire l'art à tout commandement venant de l'extérieur et d'autre part de réhabiliter l'individu, la subjectivité, dans un contexte dominé par l'impératif collectiviste. Par toute une série de procédés – « métatexte », « intertextualisme », « autoréférencialité » – ils démontent et jouent avec les conventions, exhibent les rouages de la création et montrent comment le texte littéraire crée la vie par une série d'artifices. Ces textes sont comme les montres transparentes qui laissent voir les innombrables petites pièces qui « fabriquent » le temps.

De la même génération, Matei Visniec (n. 1956), poète, romancier, dramaturge, est devenu depuis le début des années 1990 un des auteurs les plus joués au Festival d'Avignon. Dans une série de poèmes graphiques il explore, sur les traces des calligrammes d'Apollinaire et des poèmes typographiques de Tristan Tzara, la superposition dans une même page de deux langages, verbal et visuel (Ill. 5). La pièce de théâtre *Le Cabaret Dada* (Ed. Non Lieu, Paris, 2016), est, selon l'auteur, « une enquête sur les traces d'un concept mystérieux (dada) et une tentative de démontrer que le dadaïsme s'est prolongé dans l'aventure communiste ».

Mettant en scène les protagonistes historique du mouvement : Tristan Tzara, Marcel Janco, Hugo Ball, Richard Huelsenbeck, la pièce réinvente et recompose le langage, l'ambiance et la dramaturgie des soirées dada du Cabaret Voltaire de Zurich.

Depuis le milieu des années 1990, les réalisateurs de la nouvelle vague du cinéma roumain, Cristian Mungiu (Palme d'or au Festival de Cannes, 2007), Radu Munteanu, Corneliu Porumboiu, Cristi Puiu, reprennent à leur compte l'esprit de la génération '80 et certaines de ses procédés : préférence pour la prise directe, goût pour l'insignifiance et la neutralité feintes, même engagement artistique, social, éthique drapé dans son contraire. De son côté, Alexandru Solomon, metteur en scène et scénariste, consacre deux de ses films, dans lesquels les genres documentaire et artistique interfèrent, directement à l'avant-garde : *La Chronique de Zurich*, en collaboration avec Radu Igaszag, 1996, ou aux poètes proches des surréalistes roumains, Paul Celan et Petre Solomon : *Duo pour Paoloncel et Petronom*, 1994.

Dans le domaine des arts visuels, les artistes qui rejettent les codes du réalisme officiel (sujets et formes d'expression) sont amenés à une vie secrète, souterraine. Leur travail qui rétablie le contact interrompu avec Dada et avec le surréalisme, ou qui se raccorde aux mouvements et tendances en cours ne sera connu qu'après la chute du communisme.

C'est le cas notamment de l'artiste Geta Brătescu (1926-2018), dont l'oeuvre polymorphe, peintures, dessins, objets, photos détournées, tapisseries, suscite un regain d'intérêt et un début de reconnaissance internationale. Il y a dans son oeuvre une méditation sur la condition de la femme – la femme-objet, la femme-machine sont des images récurrentes, comme un reflet de la problématique plus générale de la réification de l'homme. (Ill. 6)

De même, l'oeuvre inclassable de Ion Grigorescu (n. 1945), dessins, photos, films, fait l'objet de nombreuses expositions et de publications. Le livre *From static oblivion* (Artbooks Vuoti A Rendere International Edition et L'Institut Culturel Roumain, 2016) contient récits de rêve, écrits et photos de la période 1970-1982 qui composent une sorte de chronique de la vie quotidienne de l'artiste entre les quatre murs de sa chambre ressemblant à une cellule de prison. La représentation de soi est un vecteur

pour un proteste directe contre le style solennel de la propagande idéologique. (Ill. 7)

Ioan Dreptu (1944-2008) fait de la peinture surréaliste. Parfois, la manière surréaliste est utilisée dans une sorte de tableaux-pamphlets dirigés contre le régime. L'artiste n'a jamais exposé. (Ill. 8)

A Timișoara, dans l'ouest du pays, le groupe *III*, réunissant entre 1966-1969 les plasticiens Ștefan Bertalan (1930-2014), Constantin Flondor (n. 1936), Roman Cotoșman (1935-2006) relayé en 1969 par *Sigma*, les mêmes (sauf le dernier resté en Occident) auxquels se joint Doru Tulcan (n. 1943), mène des recherches plastiques axées principalement sur le constructivisme et Bauhaus. Plus largement, leur travail établie des rapports entre art et science. L'existence du groupe s'arrête en 1976. (Ill. 9)

L'oeuvre de Neculai Păduraru (n. 1946), peintures, sculptures, dessins, est imprégnée par la mythologie comme réalité quotidienne. Le cycle *Technomythologies*, sculptures, dessins et gouaches, montre des créatures improbables sortis des amours incestueuses de l'homme avec la machine. Proche parfois iconographiquement des expériences dada, constructiviste ou surréaliste, ses oeuvres donnent une vision poétique du monde et concilie formes archétypales et technologie moderne. Par un renversement de l'ordre des choses, la modernité et son environnement technologique sont repoussés dans un espace-temps parallèle, d'où résurgissent ses créatures métamorphosées, signifiants figés et emblèmes de l'intemporel. (Ill. 10 et 11)

Wanda Mihuleac multiplie les supports et les techniques: peinture, photographie, vidéo, performances. Elle a créé à Paris les éditions TRANSIGNUM qui publie des livres bibliophiles ou livres-objets accompagnés de gravures, photographies ou oeuvres originales. (Ill. 12 et 13)

Cristian Todié (n. 1954), peintre, sculpteur, créateur d'objets pratique une sorte de maïeutique plastique. Il établie un dialogue avec des oeuvres existantes et arrive au bout d'un processus de déconstruction-recomposition à un nouvel objet dont l'existence était auparavant virtuelle. Il est l'inventeur en France du livre circulaire (TodiéBook), sans commencement et sans fin, qui comporte textes et images et offre le support d'une mécanique combinatoire illimitée. (Ill. 14 et 15).

